



la Diagonale de l'art

Vive les femmes !

Philippe Godin 2 mars 2018 (mise à jour : 2 mars 2018)



Nazanin Pouyandeh La Cité Céleste (détail) - 2016 huile sur toile 185 x 250 cm

À l'heure où les éducateurs et les moralistes recommandent au public d'apprendre à lire les images pour mieux les décrypter, Nazanin Pouyandeh qui vient d'un pays sevré d'images, sait combien la censure et le recouvrement n'a jamais été un remède contre leur puissance. Elle croit bien plus à l'efficacité du jeu sur les images, à leur créolisation, afin de mieux les apprivoiser, pour le plus grand bonheur de nos yeux !

Qui êtes-vous Nazanin Pouyandeh ? D'où venez-vous ? ou allez-vous ? Peinture ! Peinture ! Peinture ! La réponse est évidente pour cette artiste qui ne cherche pas à interpréter ses tableaux à l'aune de son passé tragique. La présence de ses œuvres suffit à justifier sa joie de peindre.

Il suffit pour s'en convaincre de découvrir ses peintures à la galerie Sator jusqu'au 3 mars !

Et pourtant, son exil en France consécutif à l'assassinat de son père par un régime Iranien intraitable à l'égard des intellectuels, lui a sans doute forgé un tempérament redoutable. Son regard est d'ailleurs pénétrant ! Sa peinture fascine. Elle trouble le spectateur. La place des femmes est omniprésente. Les hommes n'ont qu'à bien se tenir ! Femmes dominatrices ? Elles s'entrelacent avec une nature ou des paysages de ruines dans un devenir de femmes prêtresses d'étranges cérémonies païennes.

Ces œuvres n'ont pas pour objet une histoire ordonnée, mais de purs "percepts" ou visions déliées de tout rapport pratique au monde. Comme le dirait Jacques Rancière, cet art est politique, non par ses messages, par ses sentiments ou ses figures héroïques, mais par les pratiques et les visibilitées qu'il dessine dans le partage du sensible. Et, ce que dévoile les peintures de Nazanin Pouyandeh, relève bien de ces nouveaux découpages des espaces et des temps, des sujets et des objets, du commun et du singulier.



Nazanin Pouyandeh *La Cité Céleste*

La Cité Céleste

En regardant l'imposante toile *La Cité Céleste*, nous hésitons inmanquablement à reconnaître les ruines de *La Ghouta*, d'*Alep* ou de *Homs* qui hantent notre imaginaire collectif abreuvé d'images de guerre. Le spectateur semble contrarié par une étrange dispute de jeunes filles vêtues à « l'occidentale » totalement décalées dans ce décor de guerre. D'ailleurs les vêtements des personnages revêtent une place prépondérante et sensuelle dans chacune des peintures de Nazanin Pouyandeh.

On ne peut pas s'habiller comme on veut - surtout lorsqu'on est une femme- dans un champ de ruine ! L'indécence est là, dans ce décalage. L'artiste jubile. Elle qui avait été surprise à son arrivée en France d'être tellement transparente au regard de l'autre, quelque-soit la manière dont elle s'habillait...

Ainsi Nazanin Pouyandeh s'amuse souvent à déplacer les codes et les symboles de cultures. Par ses voyages incessants, sa capacité à s'approprier de nouvelles images, et la distance ironique qu'elle instaure avec le

présent, Nazanin Pouyandeh est une artiste emblématique de notre contemporanéité. Placée entre ses cultures iranienne, européenne, africaine, etc. elle ne cesse de travailler la distance qu'elle éprouve au quotidien en tant qu'exilée face à tous types d'énoncés culturels. À l'instar de la multitude d'espaces et de temporalités qui tapissent nos tablettes numériques, les créations de Nazanin Pouyandeh témoignent d'un temps qui n'a plus rien de linéaire, mais semble nappé de temporalités feuilletées. L'espace euclidien cède la place à des topologies étranges rapprochant le proche et le lointain. Les infinis se croisent, se fragmentent et s'enroulent en d'étranges figures.

La créolisation des images

L'artiste procède ainsi à une créolisation farouche et joyeuse des modes de vie qu'elle rencontre durant ses voyages en Afrique ou en Europe. Des fonds en forme de batik africain tapissent certaines de ses toiles.



Les paysages se plissent parfois à la manière d'immenses tapis volants enveloppant des scènes inquiétantes (*Le Soufflement des âmes noires*).

La peintre n'a pas plus de respect des frontières culturelles que des proportions, ni des sujets qu'elle peint. Les perspectives et les constructions sont souvent délirantes comme dans cette somptueuse toile *Cœurs serrés* où il ne fait pas bon s'égarer (lorsqu'on est un homme...). Les fesses nues abondent autant que les visages dévoilés et divers. À l'instar des meilleurs tableaux de Jérôme Bosch, on y retrouve la bonne dose de cruauté qu'il faut, un pauvre barbu se faisant écraser la tête par un autre homme dont on ne sait s'il va l'étrangler ou le scalper. Par une mise en abîme subtile, que l'artiste reprend souvent, la peintre se met en scène en tentant d'achever, avec son pinceau, le bas ventre du pauvre bellâtre en mauvaise posture.



Cœurs serrés - 2017 huile sur toile 162 x 130 cm

Un art Ininterprétable

Dans une autre toile, c'est un homme qui est agenouillé devant le sexe irradié de lumière d'une prêtresse ordonnant on ne sait quel rituel. Les plus avisés, nourris par des décennies d'interprétations freudiennes ou lacaniennes, tenteront en vain d'y déchiffrer un signifiant adéquat et phallique, manquant sans doute à notre chère artiste ; d'autres plus folkloriques retrouveront peut-être un symbole aztèque et vaginal. Peu importe, les plus sages se délecteront de cette peinture qui renoue avec les profusions aussi diverses que celles de la peinture flamande, (y compris dans sa version maoïste du peintre Erró), des miniatures persanes ou des œuvres d'*Hokusai*.

La frénésie de l'imagination, les postures hiératiques, l'indifférence des visages, la profusion des lignes et la variété de coloris mêlées à une sensibilité excessive, contribuent à faire de ces tableaux une offrande débordante de vie. Face à ce tourbillon de personnages et de décors, l'esprit peine à suivre pour y trouver un sens, à défaut d'une idée, d'un symbole ou de la moindre intention secrète.

Malraux, Godard et les manga

Nazanin Pouyandeh se garde bien de nous en indiquer la clef. Sa peinture restera muette dans sa présence énigmatique, rejoignant les voix du Silence chères à Malraux qui esquissait le parallèle entre la peinture et la littérature pour justifier par une unité de vocation, leur destinée commune : « *comme le peintre, l'écrivain n'est pas le transcritteur du monde, il en est le rival* ».

De fait, les toiles de Nazanin Pouyandeh sont des « plurivers » qui n'ont d'autres origines que le génie de cette artiste surdouée.

D'ailleurs, l'artiste revendique fièrement cette rivalité avec le monde qui se manifeste à travers sa volonté de créer une œuvre, libérée des entraves du réel, et d'édifier un monde capable de se suffire à lui-même. Et comme pour mieux corser cet *hubris* créateur, l'artiste propose une peinture réaliste qui place le spectateur de plain-pied dans l'imagerie la plus immédiate, avec une facture lisse et une profusion de détails. De fait, la théâtralité des images témoigne d'une mise en scène savante qui la rapproche d'un certain cinéma mainstream.

Mais très vite le spectateur comprend qu'il ne saura jamais rien du « théâtre » qui s'y joue, rien de l'histoire qui s'est passée ou va se passer. Il peut tout au plus entendre l'écho baroque d'une réplique de Shakespeare : « La vie n'est qu'une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de furie et qui ne signifie rien... »



L'artiste aime à multiplier les paradoxes dans ses peintures qui suscitent chez le spectateur un doute, un suspens du jugement bien éloigné de notre adhésion candide au régime des images ambiant.

Cette peinture aux formes réalistes et aux contenus délirants, est propice à ce flottement du sens qui libère le regard de son démon de l'interprétation.

On a le sentiment que face à ce monde où nous sommes envahis par des images, le plus souvent, toutes plus débiles les unes que les autres, Nazanin Pouyandeh se sert de cette abondance visuelle comme d'un corpus infini pour y puiser le matériau de sa création. La peintre se souvient très bien, à son arrivée en France de sa découverte de l'étendue du pouvoir des images, de leur présence omniprésente sur les murs des métros parisiens.

Loin de s'en défendre Nazanin Pouyandeh s'est délectée de cette diversité des images dont elle était privée en Iran, non seulement pour des motifs religieux, mais pour de simples raisons économiques. Depuis, elle a largement puisé dans ce répertoire iconographique en l'enrichissant à d'autres registres : peinture ancienne, arts premiers, BD, photographie, théâtre, cinéma, télévision, jeu vidéo et Internet.

Éloge de l'esthétique du jeu

L'art de Nazanin Pouyandeh participe pleinement d'une esthétique du jeu, qui permet au spectateur (et à l'artiste) de "jouer" avec les représentations, les clichés, les apparences, les matériaux, etc. Jeu qui désenchaîne les formes du monde et les réenchaîne librement, ludiquement, pour les ordonner selon une règle qui les met en circuit. Ses tableaux-collages et ses peintures-patchworks témoignent de cette esthétique du jeu, déjà présente, chez des auteurs aussi divers que Godard, Erro, Robbe-Grillet, Fromanger, Pierre & Gilles, ou des artistes de l'art brut comme August Walla et Johann Hauser.

Tous ces artistes nous permettent encore de nous réapproprier sur un mode ludique de tout ce fatras d'images, dont on ne cesse de nous prévenir du danger, tout en nous abreuvant de son spectacle aussi rentable que vain !

À l'heure où les éducateurs et les moralistes recommandent aux jeunes public (et au moins jeunes...) d'apprendre à lire les images pour les décrypter, ou pour mieux s'en défendre, Nazanin Pouyandeh qui vient d'un pays sevré d'images, sait combien la censure n'a jamais été un remède contre la puissance des images. Elle croit bien plus à la puissance du jeu, qui est un autre nom de la liberté. Pour cela, elle s'évertue à construire des images muettes, rétives à toutes interprétations, qu'elles soient politiques, philosophiques ou religieuses.

Dans les tableaux de Nazanin Pouyandeh on ne voit jamais ni ce qui s'est passé et encore moins ce qui va se passer. Dans l'une de ses anciennes toiles de (2010), *Lacryma Christi* une jeune femme, fourchette en main, est en passe, semble-t-il, de manger son homme dont le corps est allongé sur le sol. Un déjeuner sur l'herbe angélique et naïf, avec en toile de fond les monstruosité cachées, imminentes, de ce foutu sentiment d'inquiétante étrangeté !

Le regardeur se retrouve arrêté comme face à certains tableaux de Balthus particulièrement trouble. Il reste frontalement devant une image « gelée », suspendu à l'instant de l'œuvre.

Il est en train de se passer quelque chose, mais on ne sait trop quoi. En tout cas, au sein d'une scénographie très étudiée, un danger imminent semble parcourir le tableau.

Les peintures de Nazanin Pouyandeh illustrent parfaitement ce que le philosophe Kant nommait une idée esthétique. À la différence de la plupart des images qu'on nous propose, une idée esthétique est une représentation de l'imagination qui donne à penser. Comme cette image incroyable de corps enchevêtré. On sent bien qu'aucun concept, fut-il psychanalytique, ni aucun langage ne puisse la rendre intelligible. Bref, il y a dans les peintures de Nazanin Pouyandeh une telle abondance d'images sensibles, si riche et généreuse, une créolisation des formes et des symboles si touffue, qu'aucune raison en résoudra l'énigme.





Galerie Sator

Site de Nazanin Pouyandeh